

art press

JANVIER 2012 BILINGUAL ENGLISH / FRENCH

LA SCÈNE DE LOS ANGELES : DOSSIER
HARUN FAROCKI AU MOMA
MOSCOU REVISITE SON HISTOIRE
ALAIN SÉCHAS CHRISTIAN RIZZO
ACTUALITÉ À LONDRES
ANNIE ERNAUX ÉCRIRE LA VIE
M. DURAS BERNARD-HENRI LÉVY



385

CAN 11,25 \$CA - USA 11,90 \$US
DOM 7,80 € - PORT. CONT. 8 €
BEL, ESP, ITA 7,80 € - GR 8,80 €
FR 19,20 € - MADRID 11 MAD

M 08242 - 385 - F: 6,80 €





la photographie
dominique baqué

CHUTES FALLING



■ Encore des lieux désaffectés, des espaces dévastés et des ruines, arguera-t-on. Bref, encore un des ces *topoi* de la photographie contemporaine, qui n'en est pas avare... Pourtant, en regardant la série *Heterotopia* de Vincent J. Stoker, quelque chose de plus pensé, de plus radical, échappe au possible alignement sur le lieu commun.

Après avoir souffert de « boulimie photographique aiguë », photographiant toute chose sur un mode hystérique, Stoker resserre sa problématique autour du lieu : un lieu, une image. Un point de vue aérien, frontal et hypnotique. Une économie de moyens, et un enjeu : que les images provoquent chez le spectateur un sentiment de vertige, qui vient corroborer ce qui se passe au cœur de l'architecture et des ruines. Une

chute. « [Ces lieux] sont sortis du temps de l'Histoire et contemplent, peut-être avec un sentiment mêlé de tendresse et d'effroi, le devenir incertain des humains qui continuent de s'agiter autour d'eux sans s'en rendre compte. »

Ici, l'étrangeté toute graphique de ce qu'on pourrait appeler la « salle des pendus », en fait un vestiaire d'anciens mineurs avec un système de cages et de poulies, qui évoqueraient également des cages d'oiseaux, grises et bleutées. Là, s'agit-il d'une salle des fêtes ? Les innombrables confettis l'attestent. Mais il y a ce ruban jaune, signifiant de la police, et ces trous, ces rafales de balles ?, partout. Quelque chose de terrible est advenu. Mais quoi ? L'on n'en saura rien. Ailleurs, peut-être une grandiose salle de congrès d'un ex pays de l'Est.

Faucille et marteau au plafond, une fresque intacte, un médaillon de Lénine effacé – détruit ? Tout est suspendu, givré, gelé, comme le grand espoir bafoué des peuples.

On pense à Monsu Desiderio, Piranèse, Hubert Robert et aux poètes de la ruine. Le monde va à sa chute, nul espoir, sinon factice, de restauration. Et le spectateur contemple, entre effroi et jouissance esthétique, l'abîme.

BEAUTÉ ET BRUTALITÉ

Autres lieux du désastre, mémoriel ou à venir : les *Rhapsodies nucléaires* de Rudolf Bonvie, Mark Ruwedel et Jürgen Nefzger, qui prennent aujourd'hui, après la catastrophe de Fukushima et la question aiguë de la sortie du nucléaire en France, une lourde résonance.

Denis Darzacq. « Environs de Bradford, West Yorkshire, Royaume-Uni ». 2011. (© D. D. Darzacq / Galerie VU')

Trois photographes, trois approches étonnamment différentes et plurielles du nucléaire : fidèle à une photographie peu référentialiste, Bonvie propose plus justement une allégorie du nucléaire que sa représentation ou sa restitution testamentaire. Des centrales, comme décollées du sol, flottant dans un espace indéterminé, on ne reconnaît que les dômes, les barbelés et les hautes cheminées. Les couleurs anti-naturalistes, solarisées de surcroît, accentuent l'effet de rêve – cauchemar ? – éveillé, comme si ces masses difficilement identifiables plongeaient vers le spectateur, telle une catastrophe annoncée. D'une beauté sèche et froide, en noir

et blanc et de format modeste, les photographies de Ruwedel réinventent la fantasmagorie des guerres modernes – réacteurs en série, homme en blouse blanche et visage protégé par un masque à gaz, mais, de façon plus surprenante peut-être, elles savent aussi saisir l'inquiétante étrangeté de ces lieux sans nom, un brûleur d'aluminium chu sur un sol désertique, à demi-démantelé, telle une soucoupe volante écrasée, ou encore, à Trinity Site, une sorte de sombre mausolée pyramidal, dont l'énigme restera entière mais les connotations mortifères certaines. Quant à Nefzger, dont le point de vue est manifestement celui d'un écologiste engagé, il dialectise en de somptueuses images au colorisme raffiné et aux échos romantiques, beauté du paysage et brutalité du nucléaire. Ainsi, sous la neige veloutée d'un paysage allemand, de fort jolies petites maisons de campagne, le mystique clocher d'une église, mais, au fond, à demi cachées dans la brume laiteuse, les volutes d'une fumée toxique. Tandis qu'à Nogent-sur-Marne, un jeune homme flegmatiquement étendu sur un transat, matériel de pêche complet à ses côtés, semble contempler les deux réacteurs qui, sur l'autre rive du fleuve, s'élèvent parmi les arbres verdoyants. L'avenir de l'Europe ?

GLORIEUX DU CHRISTIQUE

Après *la Chute* (2006) et *Hyper* (2007-2010), Denis Darzacq prolonge son interrogation sur le corps, conçu comme le révélateur des façons multiples qu'a un sujet d'habiter le monde, d'entrer en conflit ou en osmose avec lui. Ainsi, *Act* propose une réflexion, à la fois tendre et sans concessions, sur le corps handicapé. Si l'on excepte l'immense Diane Arbus, rares sont ceux qui ont osé affronter cet « autre monde », et surtout sans jouer sur compassion morbide et voyeurisme plus ou moins requis. Ici, nulle pitié émoussée, mais une complicité réelle avec ces corps autres qui inventent d'insolites chorégraphies. Mains et pieds retournés, postures au bord du déséquilibre, cambures... Et des gisants : comme si, tombés de leur fauteuil roulant, les corps chus s'essayaient à épouser le sol, à ex-

plorer de nouveaux positionnements. Comme ce couple à terre, dont se dégage une infinie tendresse : non pas enlacé, mais dos contre dos. Ou encore ce jeune homme, posant devant la grande peinture du musée du Louvre, corps glorieux ou christique à son tour, transcendant. Et enfin, en forêt, la joyeuse promenade des égarés, sautillants et rieurs. ■

Vincent J. Stoker, *Heterotopia*, galerie Alain Gutharc (10 septembre - 29 octobre 2011).
Rudolf Barmio, Jürgen Nefzger, Mark Ruwedel, *Rhapsodies nucléaires*, galerie Françoise Paviot (15 octobre - 3 décembre).
Denis Darzacq, *Act*, galerie Vu' (4 novembre 2011 - 7 janvier 2012).

Yet more abandoned places, devastation and ruins, people will moan. Yes, another of those tropes beloved of contemporary photography. But no, Vincent J. Stoker's

Heterotopia proves, on inspection, to be both more considered and more radical, less easily folded into the dough of commonplaces.

Having been through a phase of "acute photographic bulimia," hysterically photographing just about everything, Stoker is now homing in on place: a place, an image. The viewpoint is aerial, frontal and hypnotic. Economy of means and a challenge: that the images should provoke a sensation of dizziness in the viewer, corroborating what is going in the architecture and the ruins. A fall. "[These places] have exited the time of History and, perhaps with a mixture of tenderness and dread, are contemplating the uncertain future of the humans who continue to busy themselves around them without realizing." Here, the very graphic strangeness of what we might call the "hall of the hanged" turns it into a changing

room for former miners with a system of cages and pulleys, also evoking birdcages, all gray and blue. And there, is that a village hall? Yes, say the countless pieces of confetti. But there is that yellow ribbon screaming "Police" and what look like bullet marks everywhere. Something terrible has happened. What? We shall never know. Elsewhere, what could be a grand congress hall in the former Soviet Bloc: hammer and sickle on the ceiling, a well-preserved fresco, an eroded—destroyed?—medallion of Lenin. Everything is suspended, frosted, frozen over, like the flouted great hope of the peoples. Monsu Desiderio, Piranesi and Hubert Robert come to mind: the

Jürgen Nefzger, « Fluffy Clouds » (série). 2005. Tirage c-print contrecollé sur aluminium. 125 x 120 cm. (Court. Galerie Françoise Paviot, Paris). C-print/aluminium





Vincent J. Stoker, « Hétérotopie », 2011.
Photographie couleur, 135 x 170 cm
(Court. galerie Alain Gutharc, Paris)
"Heterotopia"

poets of ruin. The world is crumbling and collapsing and there is no hope of restoration, or only artificial hope. And we look into the abyss, torn between dread and aesthetic pleasure.

BEAUTY AND BRUTALITY

Other places of disaster, remembered or anticipated are found in the nuclear *Rhapsodies* by Rudolf Bonvie, Mark Ruwedel and Jürgen Nefzger: after the Fukushima disaster and the consequent soul-searching about nuclear-free energy, their resonance weighs a ton. The approaches taken by these three photographers to the nuclear question are amazingly diverse: in keeping with his rather un-referential approach, Bonvie offers more an allegory of the nuclear than a representation or testimony recalling its reality. Reactors that seem to have peeled away from the earth float in a vague space: all we can recognize are the domes, barbed wire and tall chimneys. The collars, which are unnatural and solarized on top of that, heighten the effect of a waking dream or nightmare, as if these hard-to-identify forms were bearing down on the viewer, like a disaster foretold.

Black and white and modest in format, their beauty dry and cold, Ruwedel's photographs revive the fantasy of modern wars—see the

series of reactors, the man in a white coat wearing a gas mask—but also, perhaps more surprisingly, they also capture the uncanny feel of these nameless places: witness the aluminum burner that has crashed on desert-like ground and is half dislocated, like a crashed flying saucer, or the kind of dark pyramidal mausoleum at the Trinity Site, an impenetrable enigma with undeniably morbid connotations.

As for Nefzger, whose viewpoint is manifestly that of a committed ecologist, he presents the dialectic of beautiful landscape and nuclear brutality in sumptuous images with refined colors that are full of romantic echoes. The fleecy snow of a German landscape shows pretty little country houses and a pious church tower but also, half-hidden in the milky mist, wreaths of toxic smoke. At Nogent-sur-Marne, a young man stretched out phlegmatically in a deckchair, his complete fishing kit beside him, seems to be gazing at the two reactors on the other bank of the river, rising up between the lush green trees. The future of Europe?

GLORIOUS OR CHRIST-LIKE?

After *Chute* (Fall, 2006) and *Hyper* (2007-10), Denis Darzacq is continuing his study of the body as what reveals the subjects multiple ways of inhabiting the world and entering into conflict or osmosis with it. *Act*

is a tender but uncompromising meditation on the disabled body. If we except the great Diane Arbus, the artists who have dared to confront this "other world" are few and far between, especially those who refuse to play on morbid compassion and voyeurism that are more or less prerequisites in this field. There is no emollient pity here, but a real empathy with these other bodies that invent singular choreographies with hands and feet twisted back, all bent and on the verge of imbalance. Then there are those that lie on the ground, as if, having fallen from their wheelchairs, they were trying to mould themselves to the ground, to explore new positions. See the couple on the ground, exuding infinite tenderness: not entwined, but back to back. Or the young man posing in front of a painting in the Louvre, his own body glorious or Christ-like, raised to a higher level. Or, finally, the joyful promenade of lost, leaping and laughing figures in a forest. ■

Translation, C. Penwarden

Vincent J. Stoker, *Heterotopia*, Galerie Alain Gutharc (10 September–29 October 2011).

Rudolf Bonvie, Jürgen Nefzger, Mark Ruwedel, *Rhapsodies nucléaires*, Galerie Françoise Paviot (15 Oct.–3 Dec.).

Denis Darzacq, *Act*, Galerie Vu' (4 November 2011–7 January 2012).